

Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 2003.
Auteur de la fiche : Siumon Paquier, collègue d'Allègre (43)

I°) L'auteur.

Né au lendemain de la première guerre mondiale (1919), il étudie la chimie. En février 1944, il est arrêté comme résistant et déporté à Auschwitz et y demeure jusqu'à la libération du camp par les Soviétiques (janvier 1945). Après la guerre, il fonde une famille, devient patron d'une entreprise de produits chimiques et écrivain. Il se suicide en 1987.

II°) L'œuvre.

Si c'est un homme rapporte le vécu de Primo Lévi durant sa déportation. Il paraît pour la première fois en 1947, chez une petite maison d'édition italienne. Ce n'est que dix ans plus tard qu'il connaît une renommée mondiale.

Ecrite à la première personne, l'auteur prétend ne livrer aux lecteurs que le récit de son vécu durant sa déportation, sans y ajouter les événements dont il a pris connaissance après la guerre (par exemple le nombre de déportés).

III°) Résumé.

1- Le voyage.

Arrêté par la milice fasciste comme « citoyen italien de race juive », il décrit sa douloureuse expérience des wagons de marchandises, notamment celle du froid et de la soif, au milieu des hommes et de leurs détrit. L'arrivée, la sélection, tout se passe dans le calme et la passivité la plus totale, comme si c'était normal...

2- Le fond.

La porte du *Lager* (camp) rappelle que « *arbeit macht frei* » (le travail rend libre). La soif au ventre, ils attendent à côté d'un robinet dont les gouttes, qui marquent le temps, restent imbuables. Sans nouvelle de leur famille arrivée avec eux, ils sont dépouillés, rasés, dévêtus, lavés et revêtent d'autres habits sans connaître aucune réponse à leurs questions. Chacun devient un *häftling* avec, pour tout nom, un numéro.

Leur vie se résume dès lors à un camp carré de 600 mètres de côté hautement sécurisé. Ils doivent apprendre l'allemand, et s'intégrer à cette nouvelle société qui leur est imposée, toujours tiraillés par la soif : « *hier ist kein warum* » (ici, il n'y a pas de pourquoi), il faut répondre « *Jawohl* », savoir que tout est interdit et connaître les rites quotidiens, s'économiser, se prémunir des dégradations et du vol, car leurs « biens » garantissent leur survie. Les heures de travail varient avec la saison.

3- L'initiation.

La faim et le froid empêchent de dormir. Pourtant, il ne faut pas perdre des heures de sommeil. La distribution du pain, principale monnaie d'échange, rythme le début de la journée. L'auteur répond positivement à l'omniprésente incitation à l'hygiène, souvent délaissée et apparemment dérisoire compte tenu des maigres moyens mis à leur disposition. Mais c'est moins pour respecter les consignes allemandes, que pour ne pas céder aux mécanismes du camp qui veut les transformer en bêtes, comme le disait Steinlauf, son « initiateur ».

4- K.B. (abréviation de *Krankenbau* : infirmerie).

La monotonie des journées fait perdre la notion du temps. Alors qu'il décharge des poutrelles, l'une d'entre elles transperce le pied de l'auteur. Se refusant à ôter sa chaussure (qu'il n'aurait pas pu remettre), il finit de travailler, et rentre difficilement selon la cadence du retour. Il découvre dans sa couchette un pied ensanglanté et décide de se rendre au K.B., quartier à part composé de baraques similaires aux siennes.

Après un premier examen, qui qualifie sa blessure de guérissable, il appartient aux « Juifs économiquement utiles », ce qui lui garantit une période de repos. Un second examen lui assigne son Block, craignant à chaque instant d'avoir déjà mis un pied dans « la fameuse chambre à gaz dont tout le monde parle ».

« La vie au K.B. est une vie de limbes ». Réveil à 4h, ration à 5h30 après avoir fait son lit et sa toilette., puis sieste jusqu'au bouillon de midi et à nouveau repos jusqu'à 16h, où une visite médicale annonce le repas du soir et l'extinction des feux à 21h. Quelques discussions, quelques *sélections* passives et les départ et arrivée de ceux qui travaillent, *au loin*, rythme la journée : « le K.B., c'est le Lager moins l'épuisement physique ».

5- Nos nuits.

Après 20 jours de rétablissement, le *häftling* reçoit de nouveaux vêtements inadaptés et une nouvelle affectation. Totalement dépaysé, il lui faut retrouver un couteau et une cuillère. Chanceux, il se retrouve avec Alberto, son meilleur ami, jeune mais possédant une grande facilité d'adaptation. La vie reprend, avec sa faim, ses blessures quotidiennes que l'on se fait soigner contre une ration. Ou alors on échange cette dernière contre des souliers, des vêtements, du rembourrage, tout est bon...

A deux sur un lit déjà peu confortable, le temps de sommeil s'amenuise au milieu de ceux qui ronflent, parlent ou gémissent. Les rêves, tel le mythe de Tantale, sont toujours les mêmes : le chez-soi bien au chaud, en famille avec de quoi manger. Mais le réveil n'en demeure que plus dur... La nuit, l'humiliante épreuve du seau, que le dernier à remplir doit vidanger, s'effectue en chemise et caleçon. L'appréhension de la cloche du réveil maintient éveillé la plupart à l'approche de l'heure fatidique.

6- Le travail.

La journée, les lourdes charges demeurent les moins éprouvantes. A défaut, Primo tente de se mettre avec les plus grands, lorsque ceux-ci le veulent bien. La douleur redonne de l'énergie. Pourtant, chaque aller demande de puiser dans des réserves qu'ils n'ont pas. Quelle bonheur lorsque la demande pour aller aux latrines, qui nécessite un « accompagnateur aux latrines », est accordée. Puis, il faut retourner travailler, repérant les pièces les moins lourdes, ralentissant le pas lors des trajets à vide. Et ce jusqu'à midi, pause tant attendue où le *häftling* reçoit nourriture et chaleur pendant ces quelques dizaines de minutes qu'ils ne savourent jamais assez.

7- Une bonne journée.

Le but consiste à tenir jusqu'au printemps, dont le premier jour constitue une « bonne journée » : le retour du soleil. Certes, « la Buna¹ n'a pas changé », mais le froid se substitue à la faim. De plus, un fait divers prend toute son importance : à midi, il y aura deux fois plus de soupe : 3 litres ! Que dire du capo qui regarde manger ces « *essen* » (hommes) comme des « *fressen* » ?

8- En deçà du bien et du mal.

Dans cette micro-société, les systèmes d'échanges entre vêtements² et nourriture ne manquent pas (vol, troc...). Les Grecs détiennent le monopole de la « Bourse ». Des « bons-prime » officiels de la Buna, qu'on retrouve aussi sur le marché du Lager, permettent d'acquérir des produits rares (tabac, rations de pain...), avec des fluctuations au gré des spéculations et des combines (avec les civils notamment). Les « petits numéros », qui connaissent le métier, savent faire fructifier des rations sur des « gros numéros » (par ex. en échangeant leurs dents en or). Si la contrebande reste sévèrement punie par les SS, cela n'empêche pas les vols de toutes espèces (fils de fer, graisse, balais, brosse, savon...).

Les infirmiers du K.B. mettent sur le marché les « biens » des morts, les cuillères confisquées, façonnées par des forgerons. Le K.B. lui-même rachète. Par exemple, Alberto et Primo offrent au médecin-chef des rouleaux de papiers millimétrés, volés aux thermographes, pour qu'il fasse des courbes de température.

9- Les élus et les damnés.

Le camp est décrit par l'auteur comme un formidable lieu d'expériences, dont on ne peut finalement faire ressortir que deux catégories : ceux qui survivent et ceux qui sont voués à mourir, les « *Muselman* ». Deux cercles vicieux tournent de plus en plus vite dans des sens contraires. Un truc pour mieux survivre sera tenu secret, permettra de mieux survivre et fera l'admiration des autres, avec qui il entretiendra un tissu de relations. A l'inverse, la plupart de ceux qui suivent les ordres à la lettre dépérissent et finissent dans les fours crématoires. Celui qui obtiendra une promotion se montrera cruel pour ne pas se voir remplacé. Il faut repérer la meilleure place pour la soupe³. Il faut savoir jouer de sa personnalité, de son intelligence et/ou de sa force pour se faire remarquer, et l'on travaille moins.

¹ Ville-usine dans laquelle travaillent des déportés de différents camps.

² Le *Wäschetauschen*, ou changement de chemise, rythme la valeur d'une chemise.

³ Le fond de la marmite contient davantage de légumes que le dessus, le tout n'étant jamais remué.

10- Examen de chimie.

Primo et Alberto, entre 13 autres, rejoignent le Kommando 98 de Chimie qui demeurera un *kommando* de transport, en attendant l'examen. Ce dernier, tant redouté (et espéré), implique une confrontation entre un « homme » et celui qui n'en est déjà plus vraiment un.

11- Le chant d'Ulysse.

Privilegié sans en abusé, Jean, amateur des langues, devint l'ami de Primo. En le désignant pour l'aider dans sa tâche de *pikolo*⁴, Primo décide de lui citer, de mémoire et dans sa langue originelle, un passage de la Divine Comédie, et nous ne manquerons pas de faire le rapprochement entre la situation d'Ulysse et la leur.

12- Les événements de l'été.

Août 1944, toujours pas de résultats aux examens de chimie. Les échos du débarquement américain, de l'offensive russe et de l'attentat manqué contre Hitler, amenuisaient chaque jour l'espoir éphémère qu'ils leur avaient apporté, au milieu d'un camp intemporel. Les bombardements brisent la monotonie, et chaque détenu doit alors trouver refuge par lui-même, les refuges blindés leur étant interdit, avant de regagner son poste.

C'est ainsi que Primo rencontra Lorenzo, un civil, qui tous les jours pendant six mois lui apporta un morceau de pain et le reste de sa soupe, fit transmettre son courrier, sans rien demander en retour. Ce type de contact est rare⁵, et un tel protecteur ne se dévoile bien évidemment pas. Il lui rappelle ce qu'est un **homme**.

13- Octobre 1944.

Le retour de l'hiver effraie, « sept sur dix d'entre nous mourront » et tous souffriront : froid, gerçures, rembourrage et cette éternelle faim... autant de sentiments difficiles à comprendre aujourd'hui. Les premiers flocons... et cette surpopulation au camp que les SS voudront réguler par la « *Selekcja* ». Ce terme, mi-latin mi-polonais, s'ajoute aux souffrances et se répand chaque jour et dans le camp et dans l'esprit. Chacun se rassure (ou essaie de se rassurer) sur son compte. Tout le monde se ment. On se ment surtout à soi-même.

« *Arbeitssonntag* », dimanche ouvrable, il y a eu une sélection de 7% au K.B. (?) et la cheminée de Birkenau fume depuis 10 jours. Devant la rumeur, chacun souhaite qu'ils choisissent son voisin. Tous sont enfermés dans les baraques, pour ne pas déclencher d'émeute. Puis, un sous-officier des SS pose le dossier du détenu, qu'il ne voit défiler nu que quelques secondes, sur la pile de droite ou sur celle de gauche. « Une baraque de 200 hommes est « faite » en 3 ou 4 minutes, et un camp entier de 12 000 hommes en un après-midi ». Les sélectionnés, parfois par erreur, ont droit à double ration. Certains refusent de voir ce qui les attend.

14- Kraus.

La pluie, le vent n'empêche pas d'espérer... que la soupe sera bonne. Kraus ne sait pas s'économiser, il croit que plus on travaille, plus on mange. Il déstabilise le rythme de travail des autres. Au retour, Primo joute Kraus, sans penser à l'avenir, à la fois si certain et incertain, « *Morgen früh* », demain matin, ne signifie-t-il pas « jamais » ? Il lui dit qu'il a rêvé qu'il partageait, en Italie, un repas bien au chaud avec lui... tissu de mensonges.

15- *Die drei leute vom labor.*

Au début de l'hiver, il ne reste que 21 Italiens sur les 96 du convoi 174 000, 8 ayant été « sélectionnés » en octobre. Que ce soit l'échec du ghetto de Varsovie ou l'avancée russe, qui amène de nouveaux prisonniers, les nouvelles parviennent jusqu'au camp. Les rations diminuent, les épidémies se répandent dans le camp surpeuplé.

Primo est désigné pour travailler dans le laboratoire, et reçoit dès lors de nouveaux vêtements et le privilège d'être rasé tous les mercredis. Tout est si propre, à 24°C, et il s'y trouve tant d'objets à voler dont il faut profiter de la manière optimale qu'offre le présent. Les tâches consistent en peu de choses, mais il faut affronter le regard des femmes (et les Ukrainienne de la Buna) qui couvrent de honte les trois *privilegiés*, sales et malodorants.

16- Le dernier.

⁴ « Livreur-commis aux écritures, préposé à l'entretien de la baraque, à la distribution des outils, au lavage des gamelles et à la comptabilité des heures de travail du *kommando* ».

⁵ Les civils considèrent les détenus comme des parias ou comme « Kazett », un neutre singulier.

Primo et Alberto détiennent une « *menaschka* », un grand récipient pour transporter les litres de soupe qu'ils troquent avec les civils, et qui accroît leur popularité. En combinant spéculation, agilité et combines, les deux compères savent faire fructifier leur trafic (de balai, de lime...). La douche est obligatoire, désagréable et donne droit à un ticket pour la ration de pain du lendemain. Alberto fabrique des tickets-rondelles manufacturés par ses soins. Il les échange au *Blockältester* contre **10 rations** ! A son avantage, la mode touche les autres Blocks.

De retour du travail, il ne rompent pas les rangs. Tous sont *invités* à assister à une exécution particulière, celle d'un homme qui avait participé à une révolte et qui, après le discours moralisateur, s'écria « *Kameraden, ich bin der letzte !* » devant une foule passive, qui s'éloigne au gré des derniers spasmes du condamné.

17- Histoire de dix jours.

Primo attrape, comme tant d'autres, la scarlatine. De retour au K.B., il ne peut suivre le grand mouvement d'évacuation des camps de 20 000 hommes environ, comme près de 800 malades. Dix inlassables journées :

18 jan. : Recueil de couvertures pour lutter contre le froid ; bombardement violent ; Refus d'accueillir les malades des autres baraques ; fuite des Allemand (?).

19 jan. : Accompagné de deux Français, Arthur et Charles, il part à la découverte du camp ; Partout règnent horreur et désolation ; Pillage des cuisines, transport d'un poêle sur brouette ; La scarlatine et la faim.

20 jan. : Rations de pomme de terre, et neige salie à fondre ; Heureuses découvertes : bidon de 50 l. d'eau glacée, navets et choux congelés, sel et batterie de camion ; Partout un sol insalubre ; débandade allemande.

21 jan. : Vider le seau hygiénique (malgré le typhus) ; Froid et sol insalubre ; « Foule des demi-vivants » ; Accueil d'un *couturier* ; Organisation du groupe pour préparer une sortie ; Quelques mesures d'*hygiène*.

22 jan. : Visite du camp SS riche de succès, contrairement à 18 autres, fusillés et étendus dehors jusqu'à l'arrivée russe ; Imploration des autres services ; Lakmaker (typhus) tombe dans ses excréments, ramassé par Charles.

23 jan. : Découverte hors du camp de deux tranchées de pomme de terre qu'il faut extraire à la pioche ; Amélioration du quotidien ; Sertelet (diphthérie) va de plus en plus mal.

24 jan. : La mort se répand ; La baraque 14 ramène des produits alimentaires du camp abandonné des Anglais ; Primo procède à des échanges de nourriture contre des bougies confectionnées avec de la cire.

25 jan. : Somogyi (typhus, scarlatine puis fièvre) délire ; Des corbeaux de +/+ nombreux ; Attente sans espoir des Russes ; Lassitude extrême ; Reste d'humanité autour de discours le soir.

26 jan. : Déshumanisation ou *Réification* de l'homme dans le camp ; A la merci des avions ; Mort de Somogyi.

27 jan. : Arrivée des Russes ;

Sur 11 malades, 1 mourut durant ces 10 jours, 5 autres à l'infirmerie russe provisoire d'Auschwitz.

IV°) Appendice (écrit en 1976).

1. *Dans votre livre, on ne trouve pas trace de haine à l'égard des Allemands ni même de rancœur ou de désir de vengeance. Leur avez-vous pardonné ?*
2. *Est-ce que les Allemands, est-ce que les Alliés savaient ce qui se passait ? Comment est-il possible qu'un tel génocide, que l'extermination de millions d'êtres humains ait pu se perpétrer au cœur de l'Europe sans que personne n'en ait rien su ?*
3. *Y avait-il des prisonniers qui s'évadaient des Lager ? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu de rébellions en masse ?*
4. *Etes-vous retourné à Auschwitz après votre libération ?*
5. *Pourquoi parlez-vous seulement des Lager allemands, et ne dites-vous rien des camps russes ?*
6. *Parmi les personnages de Si c'est un homme, quels sont ceux que vous avez revus après votre libération ?*
7. *Comment s'explique la haine fanatique des nazis pour les Juifs ?*
8. *Que seriez-vous aujourd'hui si vous n'aviez pas été prisonnier dans un Lager ? Qu'éprouvez-vous lorsque vous vous remémorez cette période ? A quels facteurs attribuez-vous le fait d'être encore en vie ?*